Je suis censée pleurer
la mort de ma sœur,
pas tomber amoureuse…

Le ciel est partout

Jandy Nelson

Gallimard

Scripto

Extrait de la publication

Scripto

Extrait de la publication

Conception graphique : Walker Books Ltd, Grande-Bretagne

Titre original : *The Sky is everywhere*
Édition originale publiée par Dial Books
for Young Readers, The Penguin Group (USA) Inc.
Published by arrangement with Pippin Properties, Inc.
© Jandy Nelson, 2010, pour le texte.
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2010, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Jandy Nelson

Le ciel est partout

Traduit de l'américain par Nathalie Peronny

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À ma mère

Extrait de la publication

Première partie

Extrait de la publication

Extrait de la publication

. 1

Manou se fait du souci pour moi. Ce n'est pas seulement parce que ma sœur Bailey est morte il y a quatre semaines, ou que ma mère ne m'a pas donné signe de vie depuis seize ans, ni même parce que ces derniers temps je ne pense qu'au sexe. Elle est inquiète parce que l'une de ses plantes d'intérieur a des taches.

Manou a passé l'essentiel de mes dix-sept années d'existence à soutenir que ce végétal, d'apparence tout à fait quelconque, reflétait mon bien-être émotionnel, spirituel et physique. J'ai fini par y croire, moi aussi.

Juste en face, à l'autre bout de la pièce, Manou, son mètre quatre-vingts et sa robe à fleurs se tiennent penchés au-dessus des feuilles piquetées de noir.

« Comment ça, elle ne s'en remettra pas, cette fois ? » Sa question s'adresse à oncle Big : arboriculteur, fumeur de joints invétéré et savant fou en prime. Il en sait un peu sur tout, mais il sait tout sur les plantes.

D'aucuns jugeraient étrange, voire franchement bizarre, que Manou lui pose cette question en me regardant, moi, mais cela ne surprend nullement oncle Big puisqu'il a lui aussi les yeux rivés dans ma direction.

Extrait de la publication

« Cette fois, c'est grave », dit-il.

Sa voix retentit comme sur une scène de théâtre ou du haut d'une chaire. Ses mots ont une charge ; dans sa bouche, même *passe-moi le sel* sonne comme l'un des dix commandements.

Manou porte la main à son visage en un geste accablé, et je retourne à mes griffonnages poétiques dans la marge des *Hauts de Hurlevent*. Je suis recroquevillée dans un coin du canapé. Parler ne m'intéresse pas, je pourrais aussi bien employer ma bouche à stocker des trombones.

– Mais cette plante s'est toujours rétablie, Big. Comme quand Lennie s'est cassé le bras.

– Les feuilles avaient des points blancs.

– Ou l'automne dernier, quand elle a auditionné pour être première clarinette mais n'a encore décroché que la seconde place.

– Points marron.

– Ou quand…

– Cette fois, c'est différent.

Je lève les yeux. Ils me dévisagent toujours, en un duo géant tout d'affliction et d'inquiétude.

Manou fait office de gourou du jardinage à Clover. Elle possède les parterres de fleurs les plus extraordinaires de toute la Californie du Nord. Ses roses surpassent en éclat une année entière de couchers de soleil et leur parfum est si enivrant que d'après la légende locale, il suffit de humer leur senteur pour tomber amoureux sur-le-champ. Pourtant, malgré les soins attentifs et l'illustre pouce vert de sa propriétaire, cette plante semble suivre la trajectoire de ma vie, indifférente à tant d'efforts comme à sa propre sensibilité végétale.

Je pose mon livre et mon stylo sur la table. Manou se rapproche de sa plante, lui murmure quelques mots sur

l'importance de la *joie de vivre** puis, d'un pas lourd, vient s'asseoir près de moi sur le canapé. Big nous y rejoint, sa masse prodigieuse s'affale à côté de Manou. Ensemble, nos trois tignasses hirsutes dressées sur nos têtes comme une nuée de corneilles, nous restons là sans bouger, les yeux dans le vide, pendant le reste de l'après-midi.

Il en va ainsi depuis que ma sœur Bailey s'est écroulée il y a un mois, terrassée par une arythmie fatale en pleine répétition de *Roméo et Juliette*. C'est comme si quelqu'un avait aspiré l'horizon pendant qu'on avait le dos tourné.

---

* Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

2.

Le matin de sa mort,
Bailey m'a réveillée
en m'enfonçant un doigt dans l'oreille.
J'ai toujours eu horreur de ça.
Puis elle s'est mise à essayer des hauts,
en me demandant:
À ton avis, le vert ou le bleu?
Le bleu.
Tu n'as même pas regardé, Lennie.
OK alors le vert. Mets ce que tu veux, je m'en fiche...
Je me suis roulée dans mon lit pour me rendormir.
J'ai découvert plus tard
qu'elle avait mis le bleu,
et que ces mots étaient les derniers
que je lui adresserais jamais.

(*Trouvé écrit sur un emballage de bonbon le long du sentier menant à la Rain River)*

Extrait de la publication

Le jour de mon retour au lycée est tel que je m'y attendais, le couloir s'ouvre devant moi façon mer Rouge, les conversations s'arrêtent, les regards ondulent avec une compassion fébrile et tout le monde me dévisage comme si je portais le cadavre de Bailey dans mes bras, ce qui est sans doute vrai. Sa mort me recouvre tout entière, je le sens bien, elle leur saute aux yeux comme si je m'étais drapée dans un gros manteau de laine noire par une belle journée de printemps. Pour moi, la surprise vient plutôt du buzz sans précédent généré par un certain Joe Fontaine, arrivé pendant mon absence longue d'un mois. Où que j'aille, c'est le même refrain :

– Alors, tu l'as vu ?

– Il ressemble à un gitan.

– À une rock star.

– Un pirate.

– Paraît qu'il joue dans un groupe appelé Dive.

– Que c'est un génie de la musique.

– On m'a dit qu'il avait vécu à Paris.

– Qu'il était musicien de rue.

– Alors, tu l'as vu ?

Je le vois, en effet – au moment de regagner ma chaise dans l'orchestre, celle que j'occupais depuis un an, pour la bonne raison qu'il est assis dessus. Malgré le chagrin qui m'assomme, mes yeux remontent le long d'une paire de boots noirs, de kilomètres de jambes en jean et d'un torse interminable pour se poser enfin sur un visage si animé que je me demande si je ne viens pas d'interrompre une conversation entre mon pupitre et lui.

« Salut », dit-il en bondissant sur ses pieds. Sa taille fait celle d'un arbre. « Tu dois être Lennon ? » Il désigne le nom inscrit sur ma chaise. « J'ai appris pour… Mes

condoléances. » Je note la manière dont il tient sa clarinette, sans préciosité, le poing serré autour du barillet, comme une épée.

« Merci », dis-je, et tous les centimètres carrés de son visage s'illuminent en un sourire radieux – ouh ! lala. A-t-il été amené dans notre lycée par un vent soufflant d'une autre planète ? Ce mec affiche sans complexe la mine réjouie d'une citrouille de Halloween, à des années-lumière de l'attitude maussade que la plupart d'entre nous s'échinent à perfectionner. Il a une cascade de boucles brunes en bataille et des cils arachnéens si longs et si épais qu'un simple clignement de ses yeux verts vous fait l'effet d'une œillade. Son visage est plus qu'un livre ouvert, carrément un mur de graffitis. Je réalise que je suis en train d'écrire « wow » sur ma cuisse avec mon doigt et qu'il serait temps que je dise quelque chose pour nous sortir de ce duel de regards impromptu.

« Tout le monde m'appelle Lennie. » Pas très original mais toujours mieux que *gah*, qui était l'autre choix possible, et ça marche. Il examine ses pieds pendant une seconde et je reprends mon souffle avant d'entamer le deuxième round.

« Je me posais la question, d'ailleurs… Lennon à cause de John ? » me demande-t-il en plongeant à nouveau son regard dans le mien, et il n'est pas exclu que je tombe dans les pommes. Ou que j'explose en une boule de feu.

Je confirme d'un hochement de tête. « Ma mère était une hippie. » On est au *nord* du nord de la Californie, après tout – l'ultime frontière de la dinguerie. Rien qu'en Première, chez nous, il y a une fille qui s'appelle Electricity, un type prénommé Magic Bus et toute une série de fleurs : Tulip, Begonia, Poppy… De vrais prénoms officiels, choisis par les parents et inscrits sur les

Extrait de la publication

certificats de naissance. Tulip est une brute épaisse qui aurait pu être la star de notre équipe de foot américain si notre lycée était du genre à avoir une équipe de foot américain. Or pas vraiment. Ici, on propose plutôt aux élèves des séances de méditation matinale au gymnase.

« Ouais, acquiesce Joe. Ma mère aussi. Et mon père, mes oncles et tantes, mes frères, mes cousins… Bienvenue dans la communauté Fontaine. »

J'éclate de rire. « Je vois le genre. »

Mais ouh ! lala, bis : devrais-je vraiment rire comme ça ? Et pourquoi est-ce si bon ? Comme de s'enfoncer dans l'eau fraîche d'une rivière…

Je me retourne, histoire de vérifier si on nous regarde, et m'aperçois que Sarah vient d'entrer – ou plutôt : de faire irruption – dans la salle de musique. Je l'ai à peine revue depuis l'enterrement, et j'éprouve une pointe de culpabilité.

« Lennieeeeee ! » Elle fonce droit sur nous, dans son plus pur style gothique revisité à la mode *country* : robe noire vintage et moulante, bottes de cow-boy à talons épais et cheveux blonds teints si noirs qu'ils en paraissent bleus, le tout surmonté d'un improbable Stetson. Elle marche vite, très vite, et j'ai juste le temps de me demander si elle compte me sauter dans les bras avant qu'elle le fasse vraiment et nous projette toutes les deux sur Joe qui parvient miraculeusement à conserver son équilibre, et le nôtre, nous évitant un vol plané à travers la fenêtre.

Du pur Sarah, et encore version sage.

« Bien joué », je lui glisse à l'oreille pendant qu'elle me serre contre elle avec la force d'une ourse malgré sa taille de moineau. « Comment renverser le nouveau beau gosse. » Elle éclate de rire, et c'est à la fois merveilleux et déconcertant de sentir quelqu'un trembler entre

Extrait de la publication

mes bras parce qu'il est hilare et non parce qu'il pleure de chagrin.

Sarah est la cynique la plus enthousiaste au monde. Elle ferait une pom-pom girl parfaite si le concept même d'esprit de groupe ne lui donnait pas des boutons. Comme moi, c'est une fanatique de littérature mais elle a des goûts plus durs, a lu Sartre – *La Nausée* – en Seconde, l'année où elle a commencé à s'habiller en noir (même à la plage), à fumer des clopes (alors que c'est le portrait même de la fille qui respire la santé) et à se focaliser sur sa crise existentielle (tout en faisant la fête jusqu'au bout de la nuit).

« Lennie, bon retour parmi nous, ma grande », déclare une autre voix. Mr James – Yoda pour moi de son petit nom, à la fois en raison de son physique et de ses vertus de mentor musical – s'est levé du piano et me contemple avec cette expression de tristesse insondable à laquelle m'ont désormais habituée les adultes.

– Nous sommes tous sincèrement désolés.

– Merci, dis-je pour la énième fois de la journée. Sarah et Joe me scrutent, eux aussi, Sarah d'un air inquiet et Joe avec un sourire large comme les États-Unis. Je me demande s'il regarde toujours les gens comme ça. Serait-il illuminé, par hasard ? Bah, peu importe ce qu'il est, ou ce qu'il a, son truc est contagieux. Avant que je comprenne ce qui m'arrive, j'arbore moi aussi un sourire taille USA, avec Hawaï et Porto Rico en prime. Je dois ressembler à la Veuve joyeuse. Tsss ! Et ce n'est pas fini : voilà que je mets à m'imaginer quel effet ça doit faire de l'embrasser, j'entends par là un *vrai* baiser – oh, oh ! C'est un problème chez moi, un problème récent et totalement inédit qui s'est déclenché (au *SECOURS* la honte) pendant l'enterrement : j'étais là, plongée dans ma détresse quand, subitement, tous les garçons autour de moi se sont mis

à rayonner. Les amis masculins de Bailey, tous ses copains de fac ou collègues de boulot que je n'avais, pour la plupart, jamais vus de ma vie, s'approchaient de moi un par un pour me présenter leurs condoléances, et j'ignore si c'est parce qu'ils me trouvaient une ressemblance avec elle, ou qu'ils étaient désolés pour moi, mais, ensuite, j'en ai surpris plus d'un à me fixer d'un air intense, presque suppliant, et je me suis mise à soutenir leurs regards, comme si j'étais quelqu'un d'autre, assaillie de pensées qui ne m'avaient jusqu'alors jamais traversé l'esprit, de choses auxquelles j'étais mortifiée de songer dans une église, qui plus est aux funérailles de ma sœur.

Mais ce garçon au sourire épanoui, devant moi, semble rayonner dans un monde à part. Il doit venir d'un coin hyper sociable de la Voie lactée, me dis-je tout en m'efforçant de diminuer d'un cran ce sourire insensé sur mes lèvres, au lieu de quoi je me retiens *in extremis* de souffler à Sarah « Il ressemble à Heathcliff » car je réalise que c'est vrai, en effet, hormis le détail du visage radieux… puis la réalité me percute de plein fouet et je heurte le sol en ciment froid de mon existence en me rappelant que je ne pourrai pas me précipiter chez moi après les cours pour parler à Bailey du nouveau mec dans l'orchestre.

Ma sœur ne cesse de mourir, encore et encore, à mesure que la journée passe.

« Len ? Sarah me touche l'épaule. Ça va ? »

Je fais oui de la tête et repousse la déferlante de chagrin qui s'apprête à me laminer.

Quelqu'un derrière nous se met à jouer *L'arrivée du requin*, autrement dit le thème des *Dents de la mer*. Je me retourne et vois s'avancer Rachel Brazile, laquelle marmonne au passage « Très drôle ! » à l'attention de Luke Jacobus, le saxophoniste responsable de cet accompa-

Extrait de la publication

gnement musical. Mark n'est que l'une des nombreuses victimes abandonnées par Rachel dans son sillage, ces garçons dupés par le camouflage de tant d'horreur arrogante dans un corps de rêve, puis de nouveau abusés par les grands yeux de biche et la chevelure de princesse. Notre théorie, avec Sarah, est que Dieu devait être d'humeur très sarcastique quand il l'a créée.

« Je vois que tu as fait la connaissance du Maestro », me dit-elle, et elle touche le dos de Joe en s'asseyant à la place – première clarinette – qui aurait dû me revenir.

Elle ouvre son étui et commence à assembler son instrument. « Joe a étudié au conservatoire en Fraaaance. Il ne t'a pas dit ? » Elle prononce le mot *France* comme s'il avait au moins trois syllabes, avec un curieux accent BCBG. Derrière moi, je sens Sarah se hérisser. Elle a une tolérance zéro envers Rachel depuis que celle-ci a décroché le titre de soliste à ma place. Mais Sarah ne sait pas tout – ni elle ni personne.

Rachel resserre la ligature autour du bec de son instrument comme si elle voulait l'asphyxier. « Joe a été une seconde clarinette *fa-bu-leuse* en ton absence », dit-elle, étirant le mot « fabuleuse » jusqu'au sommet de la tour Eiffel.

Je ne lui réplique pas d'un venimeux : « Ravie que ça ait marché pour toi, Rachel. » Je ne dis rien. Je voudrais juste me rouler en boule et disparaître. Sarah, en revanche, semble regretter de ne pas avoir une hache d'armes à portée de main.

La pièce s'est remplie d'un brouhaha de notes dissonantes et d'exercices de gammes. « Finissez de vous accorder, j'aimerais commencer dès la sonnerie aujourd'hui, nous lance Mr James depuis son piano. Et sortez vos crayons, j'ai modifié certains arrangements. »

« Je ferais mieux d'aller taper sur quelque chose »,

Extrait de la publication

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
Maquette couverture : Clément Chassagnard
PAO : Françoise Pham
Imprimé en Italie par L.E.G.O. Spa - Lavis (TN)
Dépôt légal : mai 2010
N° d'édition : 171488
ISBN : 978-2-07-062972-5

Extrait de la publication

Le ciel est partout
Jandy Nelson

Cette édition électronique du livre *Le ciel est partout*
de *Jandy Nelson*
a été réalisée le 11/05/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en mai 2010
par l'imprimerie L.E.G.O. Spa - Lavis (TN)
(ISBN : 9782070629725)
Code Sodis : N32432 - ISBN : 9782075008754
Numéro d'édition : 171488

Extrait de la publication